



MAGINEZ



DEMAIN

Situer et bâtir nos idéaux

Mathias Rollot

Maître de conférences (TPCAU) à l'École nationale supérieure d'architecture de Nancy et chercheur au Laboratoire d'histoire de l'architecture contemporaine (Lhac)

Imaginez demain : quel slogan pourrait, mieux que celui-ci, résumer le potentiel apport des architectes à la société contemporaine ?

Il est courant d'entendre que notre société est en « crise de vision d'avenir ». À bien des égards, cependant, on pourrait aussi affirmer que notre monde sait désormais très bien ce qu'il *devrait* faire, mais qu'il échoue à le faire vraiment – par renoncement, par confort, par bêtise, ou peut-être juste parce qu'il ne sait pas bien par où commencer. Par quelle mesure concrète engager la grande métamorphose culturelle vers des modes de vie plus frugaux, équilibrés, respectueux et conscients ? Indéniablement, les idéaux sont partagés (car qui est vraiment *pour* la pollution et les nuisances, qui se réjouit encore du saccage des milieux et de l'épuisement des ressources et du vivant, qui se dit vraiment ravi du réchauffement climatique et du stress hydrique accru ?). Cependant, une faille persiste et fait barrage sur le chemin menant de ces idéaux à leurs réalisations. C'est précisément à l'endroit de cette faille que se situe tout le potentiel de la discipline architecturale à l'ère anthropocène, tant la discipline regorge d'outils pour « faire pont » au-dessus de cette faille ; pour aider notre monde à franchir le gouffre le séparant de la concrétisation de ses idéaux.

C'est en ce sens que j'ai envie de lire le slogan de la double page précédente : si nous, architectes, savons *imaginer demain*, c'est en ce que nous possédons des compétences pour faire redescendre dans un réel situé les envies et les imaginaires, les désirs et les rêves plus ou moins conscients d'une société. Et cela d'une façon tout à fait différente au XXI^e siècle. En effet, sous l'impulsion d'une croissante « extension du domaine de l'architecture¹ », une part toujours plus importante d'architecte cesse aujourd'hui de considérer son travail comme un pur *art d'édifier*, pour revendiquer aussi des compétences analytiques et stratégiques, des compétences de médiation, de recherche scientifique, de mise en synergie sociale, de montage économique complexe ou encore de prospective critique et fictionnelle. En conséquence, les métiers de l'architecture s'hybrident et se métamorphosent largement, de sorte

¹ *Clin d'oeil à l'ouvrage sous la direction d'A. Masboungi, 2014*

qu'on trouve aujourd'hui, aux côtés des sempiternelles « agences » de maîtrise d'œuvre (certes toujours bien utiles !), de multiples pratiques d'activation de lieu, de « permanence architecturale », de conception-réalisation, de déconstruction, de résidence territoriale, de « psychanalyse urbaine », etc². De sorte qu'en suivant, chaque année, l'écart se creuse entre une vision sociale de l'architecte qui n'évolue que très peu (l'architecte serait toujours ce bourgeois-bâtitseur, notable respectable en charge de l'édification de la cité) et la réalité des théories et des pratiques des milieux de l'architecture, aussi multiples que complexes et nouvelles.

² Voir notamment sur le sujet : Hallauer, 2015 ; Ateliergeorges et al., 2018 ; Harriss et al., 2020 ; Territoires Pionniers, 2021

Il n'est pas surprenant, dans un tel contexte culturel, que les pédagogies de l'architecture changent elles aussi. Et c'est peut-être en ce sens qu'il faut lire les propos de Stéphane Duprat s'interrogeant sur les manières dont on pourrait envisager de « ne plus exiger de la part des étudiants une réponse qui va se réduire à un élément bâti³ ». Rares pourtant sont les ouvrages comme celui que vous tenez dans vos mains, qui savent témoigner d'expérimentations pédagogiques de l'architecture de façon aussi claire que réflexive. C'est en cela qu'est précieuse cette contribution : en tant qu'acte de partage, occupé à faire voir ce pourrait être une pédagogie alternative, à la fois située, écologique et sociale, de l'architecture. À bien des égards, cette pédagogie s'éloigne, pour le dire avec les mots de Paulo Freire, d'une vision « bancaire » de l'enseignement, dans lequel les apprenants ne seraient que les simples archives où déposer un savoir de façon hétéronome, sans jamais chercher à nourrir les capacités critiques, et donc transformatrices, des élèves⁴. En ce qu'elle s'attache au contraire à reconfigurer les multiples rapports hiérarchiques entre enseignants et apprenants, experts et néophytes, locaux et étrangers, etc, la pratique pédagogique de François Nowakowski s'attache plutôt à sortir du mythe de la maîtrise sous toutes ses formes. Puisse-t-elle inspirer d'autres enseignants pour leurs propres cadres pédagogiques, tout en contribuant à transformer le regard sociétal sur ces mots un peu usés que sont « l'architecte » et « l'architecture » !

³ Voir le débat du chapitre 2, « Projeter avec la complexité des milieux », p.124

⁴ Freire, 2021

Une pédagogie « biorégionaliste »

À l'évidence, cette pédagogie est fondée sur des lignes sociales, politiques et écologiques précises ; autant de directions qu'on retrouve

très clairement exprimées tant par les démarches enseignantes que les projets étudiants dans ce livre d'explicitation. Or, à plusieurs égards, ces orientations éthiques rejoignent en effet les dynamiques historiquement portées par les mouvements dits « biorégionalistes⁵ » .

⁵ Rollot et al., 2021

Dans la manière qu'ils ont de « mettre la biorégion en projets », ces expérimentations travaillent autant à la révélation d'une biorégion déjà-là qu'ils contribuent à l'invention d'une possible biorégion *à-venir* (ces deux catégories étant bien sûr systématiquement en relation l'une avec l'autre, toute biorégion ne pouvant être construite que sur la base des énergies singulièrement en présence en un lieu...). De même, ces projets s'appuient autant sur la biorégion comme territoire géographique – situé et cartographiable – que sur la biorégion comme territoire mental – comme récit individuel et collectif, comme outil cognitif, comme mythologie fondatrice pour une communauté. En cela, ils s'inscrivent tout à fait dans la lignée des fondateurs qui voyait dans ce terme une idée qui « fait référence autant au contexte géographique qu'au contexte cognitif — autant à un lieu qu'aux idées qui ont été développées à propos des manières de vivre en ce lieu⁶ » .

⁶ Berg et al., 2019

En quoi l'architecture et les architectes pourraient se saisir d'un tel concept ? C'est toute la question posée par cette pédagogie – et d'autres⁷. Et, au travers des différents exemples de l'ouvrage, on voit bien en quoi l'outil architectural du *projet* peut s'avérer être un bon moteur pour mettre au travail cette tension entre plantation et germination biorégionale. Dans les façons qu'il a de se déployer sous de multiples formes – en géométral, en image, en diagramme ou encore en mots –, le projet d'architecture devient alors un prétexte à faire communauté. Il délie les langues et met en mouvement les imaginaires autour des lieux concrets. Il pousse les individualités d'un groupe à se positionner en faveur d'un projet commun. Il questionne les habitudes et révèle les non-dits, individuels et collectifs, qui empoisonnent parfois la vie collective. Et, si possible pour les biorégionalistes, il devrait inviter aussi à un décentrement du regard, vers le non-humain, des écosystèmes aux bassins-versants et des sols aux animaux. Quelle est notre place, notre impact, notre responsabilité à l'égard de ces éléments non-humains avec qui nous devons partager la Biosphère ? Et dont le destin est finalement plus lié au nôtre que nous ne l'avons cru...

⁷ Pour un autre témoignage en matière de pédagogie biorégionaliste de l'architecture, voir notamment Rollot, 2018

La biorégion : ni « ville », ni « campagne »

En guise de conclusion, il est sans doute important d'insister sur ce fait que parler de biorégion pour l'architecture, ce n'est nullement dire l'architecte en campagne ou l'architecture pour la ruralité *uniquement*. Au contraire, c'est plutôt inviter à sortir des dualités simplistes de la ville et de la campagne, de l'urbain et du rural, du domestique et du sauvage, et même de la « culture » et de la « nature ». Cela, pas non plus parce que le concept de biorégion inviterait à un regard nécessairement lointain, géographique voire abstrait, à distance duquel on ne saurait plus distinguer les établissements humains des milieux naturels qu'ils occupent. Il faut se souvenir que c'est à l'inverse pour répondre à des problématiques liées à l'échelle du corps incarné et des modes de vie concrets que les biorégionalistes ont conçu cette notion, comme un entre-deux justement capable d'articuler local et global, individu et mondes :

« Protester contre la culture industrielle ne produira rien de bon. Ce qu'il faut, c'est retrouver une culture capable de ramener les gens à une conscience de leur place dans la biosphère. Comment, sans cela, voulez-vous survivre en un lieu pendant plus de dix mille ans ? Il est nécessaire de retrouver de nouvelles prises sur l'habitation de la biosphère. Et c'est exactement ce dont il s'agit avec l'idée de "réhabitation". En fait, le concept de "biorégion" seul n'aurait aucun sens, sans les idées conjointes de biosphère et de réhabitation. Mettez ces deux-là ensemble, la biorégion est ce qu'il y a de commun aux deux ⁸ ».

⁸ Berg, 2011

C'est en cela que « l'habitation de la Terre⁹ » qu'il s'agit de mettre en œuvre pour le biorégionalisme n'a que très peu à voir avec l'*habiter* heideggérien, métaphysique, ontologique, poétique (et donc en définitive très dépolitisant). Ici, la *réhabitation* est envisagée comme une arme conceptuelle au service d'une contre-culture effective, en résistance concrète à la culture industrielle et son extractivisme mortifère des lieux, des matières et des êtres. Que « réhabite-t-on »? Quoi réhabiter ? La biorégion ! Ou, pour le dire avec la belle formule de Donna Haraway, un endroit *natureculturel* donné de la Terre.

⁹ Sale, 1985

C'est dans ce contexte politique, alternatif et pragmatique, qu'ont

travaillé dans les années 1980 ceux qui invitaient déjà à penser l'architecture et l'urbanisme de façon *éco-décentraliste*¹⁰ (une autre manière de dire *biorégionaliste*). Mais, nullement « ruralistes¹¹ », ces protagonistes ont au contraire construits des propositions pour rendre les villes plus écologiques, expérimenté des modèles d'agriculture urbaine et des systèmes *micro-grid* énergétiques urbains, développé les premières initiatives de végétalisations citoyennes des trottoirs, etc¹².

Ainsi l'optique biorégionaliste peut-elle (*doit-elle !*) être développée en tous points de la biosphère, pour autant que l'enjeu n'est ni l'attractivité de la ville ni l'existence de la campagne, mais bien la vitalité de la biorégion (qui est à la fois l'une et l'autre, et ni l'une ni l'autre). Dans leur attachement à penser les devenirs d'un bassin-versant de l'Ardèche, c'est bien cette ligne non-dualiste qu'on retrouve dans ces travaux étudiants qui, pour beaucoup, semblent proposer des alternatives aux rapports habituels de servitude, de domination, de flux et d'attractivité qui caractérisent le dialogue moderne entre ville et campagne. Pour le meilleur !

¹⁰ Référence à l'*eco-decentralist bundle* publié par la Planet Drum Foundation en 1981-82. Voir <https://bioregions-bibliotheque.fr/bibliotheque-anglophone/>

¹¹ Quoiqu'il ait pu en dire certains critiques tels que Jennifer Wolch, accusant les biorégionalistes d'être des campagnards anti-métropolitains – et ce, alors même que Peter Berg & Judy Golhaft habitaient, comme elle, en plein cœur de la mégalopole de San Francisco... Voir Wolch J., 1998

¹² Voir notamment : Berg et al., 1989 ; Todd et al., 1984

- Berg P. et al., *A Green city program for the San Francisco Bay Area*, San Francisco, Planet Drum Foundation, 1989
- Berg P., « entretien (2011) » in Glotfelty C. et al. (dir.), *The Biosphere & the Bioregion*, London, Routledge, 2014
- Berg P., Dasmann R., Rollot M., « Réhabiter la Californie » in *EcoRev'*, 2019/1 (N° 47), p. 73-84. URL : <https://www.cairn.info/revue-ecorev-2019-1-page-73.htm>, consulté le 20 janvier 2022
- Ateliergeorges et al. (dir.), *L'hypothèse collaborative*, Paris, Hyperville, 2018
- Freire P., *Pédagogie des opprimés*, Marseille, Agone, 2021 (éd. originale : 1968)
- Hallauer E. (dir.), *La permanence architecturale*, Paris, Hyperville, 2015
- Harriss H. et al. (dir.), *Architects after architecture*, London, Routledge, 2020
- Masbounji A., *Extension du domaine de l'urbanisme. Frédéric Bonnet, Grand Prix de l'urbanisme 2014*, Marseille, Parenthèses, 2014
- Rollot M., « Synergies biorégionales : quelques enjeux conceptuels et architecturaux » in D'Arienzo R., Younès C. (dir.), *Synergies urbaines*, Genève, Métispresses, 2018
- Rollot M., Schaffner M., *Qu'est-ce qu'une biorégion ?*, Marseille, Wildproject, 2021
- Sale K., *L'art d'habiter la terre. La vision biorégionale*, Marseille, Wildproject, 2020 (éd. originale 1985)
- Territoires Pionniers (dir.), *Révéler, cultiver, réhabiter*, Rouen, Maison de l'architecture de Normandie, 2021
- Todd N. J. Todd J., *Bioshelters, Ocean Arks, City Faming : Ecology as the Basis of Design*, Oakland, Sierra Club Books, 1984
- Wolch J., « Zoöpolis » in *Animal Geographies*, New York, Verso Books, 1998